



LES

BEN - DJELLAB

SULTANS DE TOUGOURT

NOTES HISTORIQUES

SUR

LA PROVINCE DE CONSTANTINE

(Suite. — Voir le n° 133)

Ptolémée comparait toute cette région des oasis à une peau de panthère, rien de plus exact : le fond jaune de la peau c'était le sable jaunâtre du désert ; les taches brunes, les bouquets de dattiers dont la couleur vert foncé vue de loin semble noire. Les guerres multiples dont le pays a été le théâtre ont effacé beaucoup de ces taches, qui, d'après la tradition, s'élevaient, dans l'Oued Rir' seulement, au nombre d'environ trois cents. Des monceaux de plâtras, des racines carbonisées par le soleil et des troncs de palmiers renversés, émergent encore le sol par ci par là, marquant les traces des oasis détruites. Les premiers ravages dont l'histoire locale ait conservé le souvenir remontent à la fin du

XII^e siècle (1). Ibn R'ania, prince audacieux de la famille Almoravide, se trouvant trop à l'étroit dans son gouvernement des îles Baléares, passa en Afrique et leva l'étendard de la révolte. Pendant plusieurs années ce fut une succession de revers et de succès. Réduit à l'impuissance dans le Tell, il se réfugiait dans le Sahara, et, selon les circonstances, se fixait tantôt dans l'Oued Rir', tantôt à R'damès, vivant à l'état de chef de brigands, dévastant avec rage toutes les oasis qui lui refusaient de prendre part au désordre. A cette époque, l'Oued Rir' était placé sous l'autorité du chef Almohade, qui résidait à Biskra. Quand la dynastie Hafside occupa le pouvoir suprême, elle donna le gouvernement de toutes ces contrées, jusqu'à Ouargla, à un chef du nom de Mozni, dont la famille continua longtemps après lui à y exercer le pouvoir (2).

Les Mozni, rapporte l'historien des berbères, se conformant de temps en temps à l'ancien usage, frappaient une contribution extraordinaire sur les habitants de ces bourgades sahariennes au nom du Sultan. Ils marchaient alors contre eux avec des fantassins du Zab et des cavaliers des tribus arabes nomades dépendant de la famille féodale des Douaouda, à laquelle ils étaient obligés de laisser la moitié de la somme perçue en récompense de leur concours.

Au temps où Ibn Khaldoun écrivait son histoire, c'est-à-dire vers le milieu du XIV^e siècle, toutes les villes de l'Oued Rir' vivaient indépendantes et chacune d'elles faisait la guerre à sa voisine. La plupart avaient pour chefs des notabilités de la tribu même des Rir'a, qui a donné son nom à la contrée. La famille des Obeïd Allah, l'une d'elles, qui gouvernait à Tougourt, était en lutte avec celle des Beni-Brahim, maîtresse de Temacin. On voit que la rivalité entre ces deux oasis si rapprochées l'une de l'autre ne date pas d'aujourd'hui. C'est pour y rétablir l'ordre que Ibn-el-Hakim, général en chef du sultan Hafside, pénétra dans le pays de l'Oued Rir' en 1338, s'empara de Tougourt et pillà les trésors et les magasins du seigneur qui y commandait.

(1) Ibn Khaldoun, t. II, p. 295.

(2) Ibn Khaldoun, t. III, p. 277.

L'histoire a maintenant une lacune et nous voici en pleine légende. C'est sur les lieux mêmes, auprès des marabouts dépositaires des souvenirs et des chroniques orales du passé que j'ai recueilli ce qui va suivre :

Après la chute des seigneurs héréditaires de Tougourt, l'anarchie régnait partout dans cette région. Un homme influent, du nom de Bellal, s'empara du pouvoir par la force. La ville n'occupait pas alors son emplacement actuel, mais était au delà du village de Nezla, à l'endroit qui s'appelle Tougourt-Kedima, c'est-à-dire le vieux Tougourt. Sous le cheïkh Bellal, dont les descendants habitent encore Tabesbest, s'accomplirent les événements assez curieux qui changèrent la face du pays. Un peu au nord de Tougourt existait le village, maintenant en ruines, de Tala. Là vivait une femme de grande beauté, du nom d'El-Bahadja *البيجة* la *joyeuse*, dont les mœurs légères, dit la tradition, troublaient l'esprit de tous les jeunes gens de famille se disputant ses faveurs. Chassée de Tala, à cause du scandale, elle s'en alla à Tougourt ; mais, le cheïkh Bellal refusant de l'y recevoir, elle dut s'installer sous un gourbi en branches de palmier, construit à la hâte par ceux de ses amants qui l'avaient suivie, à l'endroit où fut élevée ensuite la mosquée de la nouvelle ville de Tougourt. Elle était là depuis quelques jours, quand arriva Sidi bou Djemlin, le grand marabout de M'sila, venant quêter pour sa zaouïa. Bellal et ses Tougourtins, qui professaient alors la doctrine religieuse Ibadite, lui refusèrent toute offrande et même de le recevoir chez eux, le traitant en quelque sorte d'hérétique. Surpris par la nuit, le marabout, sans gîte, était fort embarrassé, quand il aperçut, non loin de la ville, le gourbi de Bahadja. Il s'y dirigea et la femme galante lui donna, avec le concours de ses amants, une hospitalité si pleine de prévenances que, le lendemain au départ, le saint homme appela en ces termes la bénédiction divine sur la tête de sa gracieuse hôtesse : « Dieu, protège Bahadja ; que son modeste gourbi devienne maison et que les maisons inhospitalières de Tougourt se dépeuplent et s'écroulent ! »

L'invocation du marabout fut entendue. Des rivalités de pou-

voir divisèrent bientôt les habitants de Tougourt ; c'était tous les jours des batailles, forçant les plus faibles à émigrer. La lutte était à peine terminée que les mêmes scènes recommençaient entre les vainqueurs se disputant encore ; la ville se dépeuplait, les maisons, abandonnées, s'effondraient ; Bahadja, au contraire, voyait les branches de palmier de sa cahute faire place à une jolie habitation en briques cuites au soleil et d'autres maisons se grouper rapidement autour d'elle. On appela cette ville en herbe Tougourt-el-Bahadja, — *Tougourt-la-Joyeuse*, — à cause de sa fondatrice, et aussi parce qu'elle était alors un lieu de plaisirs fréquenté par toutes les jolies filles du Sahara. A une autre époque, — cela se pratiquait ainsi au Kef, — la Sicca Veneria des Romains, dont le temple, consacré à Vénus, donnait asile aux jeunes beautés qui, selon l'ancienne pratique phénicienne, allaient se créer une dot en faisant commerce de leurs charmes. Bahadja, la Vénus saharienne, nous a laissé de nombreuses adeptes dans les naïliennes, nos contemporaines, mais qui toutes ne se convertissent pas comme elle à une vie plus honnête, ainsi que nous allons le dire. Quoi qu'il en soit, d'après la légende locale, voilà sous quels auspices se développa la nouvelle ville de Tougourt :

Les marabouts jouent un grand rôle dans toutes ces traditions et en voici maintenant un second qui apparaît sur la scène. Il était chérif du Maroc, sans doute de la famille Idrissite, et s'appelait Sidi Mohammed ben Yahia. Allant en caravane à la Mecque, il passa par Tougourt. S'y arrêta-t-il pour s'y divertir, comme tant d'autres voyageurs ? Non ; respectons la légende. Ce fut, rapporte-t-elle, pour y réformer les mœurs. El-Bahadja lui fit bâtir, à proximité de sa résidence, l'oratoire dont on voit encore les restes et, par respect pour son saint caractère, elle envoyait tous les jours ses musiciens particuliers lui jouer des aubades.

La cour d'amour, on le voit, vivait en très-bonne intelligence avec l'asile du recueillement. Mais le marabout finit par avoir la prééminence en captant par ses sermons l'esprit de Bahadja, qui rompit avec ses fredaines passées et entra, dirions-nous, en reli-

gion, après avoir cédé à Sidi ben Yahia et tous ses pouvoirs et toute sa fortune. On n'entendit plus parler d'elle, et pendant quarante ans le marabout gouverna en maître l'Oued Rir'. Ses disciples, Sidi Khelil, Sidi Rached, Sidi Seliman, fondèrent des oasis qui portent leur nom et ils contribuèrent comme lui à ramener dans la vraie religion de l'Islam plusieurs tribus professant l'hérésie Ibadite, ou autrement dit, les Mozabites qui peuplaient alors cette contrée.

Tant que vécut Sidi Yahia, il put, par son influence et ses sages conseils, faire régner le calme, éteindre les rivalités d'oasis à oasis ; mais, après sa mort, la guerre civile éclata de nouveau entre elles, notamment entre Tougourt et sa voisine Temacin, encore à propos d'une femme du nom de Kahila, que se disputaient les jeunes gens des deux bourgades. L'aîné des fils de Sidi Yahia, froissé de l'irrévérence avec laquelle les anciens sujets de son père accueillaient ses exhortations pacifiques, les maudit et émigra vers le nord. Il vint fonder dans les plaines des Oulad Abd-en-Nour, à peu près à mi-chemin sur l'ancienne route reliant Constantine à Sétif, la zaouïa de Mâmra, que nos rouliers appellent le *marabout*.

Ce départ fut le signal de nouvelles calamités. Les souvenirs écrits confirment maintenant la légende orale et voici ce que je trouve à ce sujet dans le Kitab-el-Adouani, ouvrage composé dans le pays même (1) :

« Un homme des Beni-Merin, ancienne famille souveraine du Maroc, habitant la ville de Fez, avait l'habitude de faire tous les ans le pèlerinage de la Mecque. Il passait par l'Oued Rir', où il vendait le surplus de ses marchandises. Des gens de ce pays l'engagèrent à se fixer parmi eux ; il accepta leur proposition et, peu de temps après, en effet, il venait s'y établir avec sa famille et ses richesses. Ce pèlerin avait deux femmes : il en installa une à Tougourt et l'autre à Temacin et construisit sur ces deux

(1) Kitab-el-Adouani, recueil de traditions sur le Sahara, traduction publiée par Féraud, dans le Recueil de la Société archéologique de Constantine, 1868.

points un ksar pour y placer séparément chacune de ses femmes, auxquelles il donna quatre-vingts esclaves pour les servir et les garder. Afin d'éviter les discussions, il avait expressément défendu aux habitants d'un ksar d'avoir des relations avec ceux de l'autre. Bedra était le nom de la première de ces femmes ; elle était fille de Moulay Yazid, le chérif du Maroc ; la seconde, nommée Bedria, était issue de Felias, seigneur de Méquinez. Le pèlerin, ayant ainsi établi ses femmes et ses esclaves à Tougourt et à Temacin, vécut paisiblement jusqu'en l'année 835 (1431 de J.-C. (1). Alors survint une sécheresse excessive dans la contrée, au point que les habitants, ne pouvant plus nourrir leurs familles, se virent dans la nécessité de vendre comme esclaves leurs fils et leurs filles. Le pèlerin marocain leur acheta quinze cents enfants des deux sexes. Mais la misère devenant encore plus grande, les maris durent vendre leurs femmes. Cette calamité suspendit pendant quelque temps la reproduction de l'espèce humaine dans la contrée. Il leur acheta aussi leurs chevaux, leurs ustensiles, leurs jardins de palmiers. Les gens de l'Oued Rir' ne possédant plus que leur corps et la disette continuant à sévir, ils finirent par se vendre eux-mêmes.

» Quand le pèlerin se trouva propriétaire de tout ce qui existait autour de lui, il dit à ses esclaves : Faites vos préparatifs, je vais entreprendre un long voyage, nous partirons demain, je vous emmène tous avec moi. Cette nouvelle, accueillie avec résignation, aucun ne chercha à se soustraire à l'autorité de son nouveau maître.

» Le lendemain, cependant, le pèlerin, au lieu de se mettre en route, réunit tout son monde et annonça qu'avant de partir il fallait qu'on lui construisit une mosquée. Chacun se mit à l'œuvre et une magnifique mosquée s'éleva en effet ; il attribua des revenus considérables à son entretien et y plaça des lecteurs du livre sacré (le Koran). Lorsque tout fut terminé, le pèlerin con-

(1) Le premier exemplaire du Kitab-el-Adouani, qui m'a servi à faire ma traduction, portait l'année de l'hégire 735. Deux autres manuscrits du même ouvrage, que j'ai eus à ma disposition, donnent la date de 835, qui me semble devoir être adoptée et être plus exacte pour une foule de raisons.

voqua de nouveau ses esclaves à une grande réunion, puis arrivant au milieu d'eux, il proclama à haute voix :

« Je témoigne devant Dieu et devant les anges que, par amour pour eux, je vous rends à tous la liberté ! »

« Les esclaves acceptèrent leur affranchissement avec une joie extrême, mais, pour exprimer leur reconnaissance au généreux pèlerin, ils lui déclarèrent à leur tour qu'ils resteraient toujours ses serviteurs dévoués et firent le serment solennel d'être fidèles à lui et à ses descendants. Depuis cette époque, en effet, les habitants de cette contrée ont tenu cette promesse sacrée et sont restés sous la dépendance de la famille du pèlerin des Beni-Merin. »

Quant à l'origine noble du pèlerin issu de la famille royale des Beni-Merin, jadis souveraine de tout le Maghreb, elle est établie par divers écrivains arabes, entre autres par le voyageur El-Aïachi. Mais, dans la chronique tunisienne d'El-Hadj Hamouda ben Abd-el-Aziz, je trouve, à ce sujet, un renseignement encore plus précis. Voici ce qu'il dit :

وبينوا جلاب هولاء روساء تفررت وامراها من القديم
وهم من البفايا من بنى مريين وحكمهم نافع في بلد ريغ

« Ces Benou Djellab, souverains de Tougourt et qui y commandent depuis les temps anciens, sont les derniers descendants de la famille des Mérinides. Leur autorité s'étend sur le pays du Rir'. »

Le pèlerin, fondateur de la nouvelle dynastie sabarienne, s'appelait El-Hadj Seliman ou Selman. On le surnomma El-Djellab, épithète qui a servi depuis de nom patronymique à ses descendants et qui, mal comprise, a donné lieu à une erreur de traduction et, par suite, à une légende fantaisiste qui ne s'est que trop répandue, d'après le livre sur le Sahara algérien, du général

Daumas, rédigé à Alger sur les renseignements de simples caravaniers ou de gens mal informés (1).

« La famille régnante à Tougourt, y est-il dit, est celle des
 » Ouled Ben-Djellab (*les enfants des troupeaux*). Il est probable
 » qu'elle compte une très-nombreuse succession de cheïkhs, car
 » l'origine de sa puissance va se perdre dans l'ombre de la légende, peut-être même de la fable.

» Le Sultan de Tougourt était mort sans postérité, dit la tradition ; les rivalités des grands et, par suite, la guerre civile décimaient la nation ; lassés, enfin, de se massacrer sans se vaincre, les différents partis convinrent unanimement que le premier individu qui entrerait dans la ville, à jour donné, serait élu Sultan. Un pauvre Arabe du désert, conducteur de troupeaux (Djellab) fut, ce jour là, le premier qui mit le pied dans Tougourt : le hasard l'avait fait roi ! On lui obéit cependant aussi bien et mieux peut-être que s'il eût été choisi par son peuple, et personne n'a songé depuis à disputer à la famille des Ouled Ben-Djellab le pouvoir ni l'hérédité. »

Lorsque sous les palmiers de Tougourt, courant avec les tolba du pays et entre autres avec Bou Chemal, l'ami de Berbrugger, je leur répétais le conte des *Mille et une nuits* qui précède, ils riaient en chœur de sa naïveté. Le mot Djellab signifie, en effet, un conducteur de moutons, de chameaux, même un marchand d'esclaves, ce qui eût mieux convenu au récit imaginé ; mais ici il a un autre sens, concordant exactement avec la tradition écrite il y a au moins deux siècles par El-Adouani, El-Djellab veut dire : Celui qui attire des gens à lui par ses bontés ; qui se les concilie ; en résumé l'homme bienfaisant, expression qui consacra

(1) Cet ouvrage, rédigé par mon regretté ami le vénérable Ausone de Chancel, alors secrétaire archiviste à la Direction centrale des affaires arabes, sous les ordres du colonel Daumas, de l'aveu même de son auteur, qui m'a souvent proposé de le refaire avec moi, contenait beaucoup d'inexactitudes et des légendes fantaisistes pour amuser le lecteur.

le souvenir de celui qui, à une époque de misère, secourut généreusement une population affamée puis reconnaissante.

L'origine des princes de Tougourt ne se perd ni dans la nuit des temps ni de la fable, phrase très-élastique pour combler une lacune à défaut de renseignements. Elle est suffisamment connue dans le pays pour ne pas avoir besoin de remonter à des fictions.

Une chadjara, ou arbre chronologique de cette famille, m'a été communiqué à Tougourt même où plusieurs tolba en ont inscrit la copie sur les marges ou la première feuille de leurs livres de prière. J'en donne la copie textuelle :

واما اول سلطان تفرت في قرن التاسع هو الحج سليمان
المريني الجلابي

Le premier des Sultans de Tougourt, au IX^e siècle de l'hégire, est El-Hadj Seliman El-Merini El-Merini El-Djellabi.

2

وبعدہ ابنہ علی رحمة الله عليه

Après lui son fils Ali, que Dieu lui accorde sa miséricorde.

3

وبعدہ ابنہ السلطان احمد

Après lui son fils le Sultan Ahmed.

4

وبعدہ سلطان امر ابن المذكور

Après lui le Sultan Amer, fils du précédent.

وبعدہ سلطان سلیمان اخ المذکور

Après lui le Sultan Seliman, frère du précédent.

وبعدہ احمد ابنہ و حج وفتہ فتحوا الترك مدينة تفرت
ومدينة ورجلان

Et après lui Ahmed son fils. Et de son temps les Turcs s'emparèrent de la ville de Tougourt et de celle de Ourdjelan (Ouargla).

وبعدہ السلطان المنصور ابن احمد

Et après lui le Sultan Mansour, fils du Sultan Ahmed.

وبعدہ شیخ عثمان ابنہ

Après lui son fils Atman.

وبعدہ السلطان علی ابن اختہ

Après lui le Sultan Ali, fils de sa sœur.

وبعدہ السلطان المبروک بن عثمان

Et après lui le Sultan Mabrouk ben Atman.

وبعدہ شیخ علی العور الذی غزی الی ورجلان

Après lui le cheïkh Ali, le borgne, qui envahit Ourdjélan (Ouargla).

وبعدہ السلطان المصطبی بن العور

Après lui le Sultan Moustapha, fils du borgne.

وبعدہ الشیخ سلیمان ابن سلیمان

Après lui son fils le cheïkh Soliman.

وبعدہ الشیخ محمد بن سلیمان

Et après lui son fils Mohammed ben Soliman.

Je ne continue pas cette nomenclature servant à indiquer la filiation ou la succession au trône du désert, mais qui par son laconisme désespérant, le manque de dates, de détails sur les événements contemporains devient fastidieux. La suite, à partir de Soliman ben Mustapha, le 13^{me} Sultan, nous la possédons au complet. A l'aide d'autres documents, nous tâcherons d'éclairer quelque peu le mutisme, la sécheresse de ces archives locales.

L. Charles FÉRAUD.

(A suivre.)